Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 8

Artikel: Deux jours dans le Jura
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188638

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-troisième année. N° 8 Samedi 21 Février 1885.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
du Canton 15 c. / de la Suisse 20 c. / de l'Etranger 25 c. } la ligne ou son espace.

Deux jours dans le Jura.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

dit Guiraud dans son délicieux poëme intitulé : *Le petit Savoyard.* — Ah ! lorsque ces deux vers sont tombés pour la première fois sous les yeux d'un habitant de la vallée de Joux, il doit s'être écrié, un peu piqué : « Et le Jura ?... »

En effet, si les Alpes ont leurs aspects grandioses, leurs cîmes imposantes, leurs cascades retombant en flots écumants au bord des précipices et inondant l'air de leur blanche buée, le Jura a bien aussi son charme. Mais, hélas ! on ne l'apprécie plus, on ne le visite plus comme au bon vieux temps des diligences. On allait à La Vallée par le chemin de l'école, c'est vrai, mais comme il était agréable !... Les lignes ferrées ne pénétraient pas encore dans tous les recoins du pays, ne coupaient pas les jardins, les terrasses, les beaux ombrages des métairies, pour les remplacer par des murs ou des terrassements arides ; elles ne jetaient pas leurs rails à travers les torrents et les vallées ; elles ne gravissaient pas les montagnes, mettant partout les ouvrages de l'industrie humaine à côté des beautés de la nature.

Aujourd'hui, ces puissants moyens de locomotion entraînent les voyageurs dans toutes les directions, sans qu'ils puissent apercevoir autre chose que les maçonneries des tunnels, les arbres, les maisons, les campagnes qui passent devant les portières comme emportés par le vent, n'offrant à l'œil ébloui et fatigué qu'un fouillis confondant tous les objets, brouillant tout, au point qu'on entend à chaque instant quelque voyageur demander à son voisin : « Où sommes-nous ? »

Autrefois, le Lausannois faisait le voyage de La Vallée à pied ou en voiture. Il se rendait d'abord à Cossonay, et de là, passait par les beaux villages de Lachaux, Cuarnens et l'Isle, assis au milieu de vergers fertiles, et dont les habitations proprettes, bien bâties, respirent toutes l'ordre, le travail et l'aisance. De l'Isle, on montait lentement les premières pentes du Jura, jusqu'à Mont-la-Ville, d'où l'on jouit d'une vue superbe : les Alpes au fond du tableau, et le plateau vaudois, dont tous les détails apparaissent dans les beaux jours avec une netteté admirable ; les villes, les villages, les clochers qui scintillent au soleil, les prés et les champs aux teintes variées, les routes et les sentiers, qui s'entrecroisent et serpentent de ferme en ferme, de village en village, s'étalent à vos pieds comme une immense carte en relief.

Bientôt ce panorama disparaît et l'on chemine à l'ombre des hautes forêts de sapins, au bord des pâturages de la montagne, où les vaches ébahies vous regardent passer d'un air goguenard et semblent vous interroger pour savoir quelque nouvelle de la plaine où elles retourneront aux premiers frimas. Après avoir suivi pendant une heure ou deux cette route un peu sombre et solitaire, apparaît tout à coup le ciel bleu de l'horizon, puis la vallée de Joux, ses lacs et le joli village du Pont. Tout cela s'éclaire, grandit, s'anime et se colore comme une scène grandiose au lever du rideau.

Mais aujourd'hui que le réalisme l'emporte sur tout ce qui est grand et beau, sur tout ce qui élève la pensée et vivifie le cœur, on ne goûte plus ces impressions simples ; on ne va plus à La Vallée que pour avoir l'occasion de s'arrêter à Vallorbes.

Et pourquoi ? me direz-vous. Est-ce peut-être pour voir ce village entièrement reconstruit après le terrible incendie du 7 avril 1883 ? — Non. — Est-ce peut-être pour ses forges, ses fabriques de clous et de limes ? — Non, l'intérêt qu'on porte à ces industries n'est pas tel qu'on prenne le train uniquement pour aller les visiter. — C'est sans doute, ajouterez-vous alors, la cordiale amabilité avec laquelle on est toujours reçu chez M. Chaulmontet, chef de gare et propriétaire de l'*Hôtel de Genève ?* — Un peu, beaucoup même ; mais il y a plus encore ; c'est pour la truite qu'on y mange !...

Tenez, j'ai assisté, il y a quelques mois, à la réunion générale d'une société lausannoise où la question d'une course de plaisir était à l'ordre du jour. Il s'agissait de savoir où elle aurait lieu. On discuta pendant près de deux heures. Un membre proposa les Gorges du Trient, un autre les Avants, un troisième les Gorges de l'Areuse, un quatrième les Allinges, etc., etc. Mais, à chacune de ces propositions, un groupe important, compact, inébranlable, opposait Vallorbes. Tout ce que l'on exposa sur les beautés de la nature, les sites riants, les sentiers ombragés, ne put prévaloir sur l'attrait irrésistible des petites truites que ces messieurs croquaient déjà en imagination.

En effet, ces bêtes attirent un si grand nombre de gourmets, qu'en entrant à l'hôtel de Genève on est frappé du mouvement qu'elles y occasionnent.

A la cuisine, le beurre frais crépite dans la poêle où le poisson mitonne, prend des tons dorés et vous envoie des fumets vraiment séduisants..., j'en conviens.

Plus loin, une porte entr'ouverte laisse voir une table à la nappe bien blanche, où le couvert est mis pour cinq ou six amateurs de bonne chère, qui vont arriver par le train. Dans la salle à côté, de jeunes époux en voyage de noce sucent des écrevisses; plus loin, une société d'amis, en partie de plaisir, attaque gaîment le potage en attendant la friture.

Au café, de joyeux compagnons troublent minutieusement leur absinthe, tout en se tournant de temps en temps vers la porte, impatients de voir apparaître la bonne venant leur dire avec un gracieux sourire : « Ces messieurs sont servis. »

Et en avant la fourchette!

En entendant parler si souvent des truites de Vallorbes, en voyant qu'elles sont le but de tant de pèlerinages, en songeant à la quantité énorme qu'il s'en consomme annuellement, bon nombre de personnes se figurent peut-être qu'on les récolte là-bas par centaines et qu'il suffit de jeter son filet dans la rivière pour en retirer 50 kilos..... C'est pour leur prouver le contraire que je leur donne rendez-vous au prochain numéro.

(A suivre.) L. M.

MENUS PROPOS
sur l'envie de faire fortune.

C'est assurément un désir fort louable que celui de vouloir s'enrichir, mais les moyens qu'on emploie pour y arriver ne sont pas tous également bons; il en est de sérieux et d'intelligents, mais il en est beaucoup aussi de déshonnêtes ou de parfaitement stupides. Ce désir m'a mordu comme tout le monde, mais comme j'ai la prétention d'être un homme sérieux, je me suis adressé à un homme entendu dans la matière, à M. le baron de Rotschild, et je me suis procuré, au prix de vingt sous, son petit *Traité sur les moyens de s'enrichir*. L'auteur débute par cet axiome foudroyant, qui est l'âme de tout l'ouvrage : « Pour gagner de l'argent, il faut d'abord en avoir; un capital d'un sou — c'est bien modeste — peut devenir un million; mais zéro, placé à perpétuité et multiplié à l'infini, ne rapportera jamais rien que zéro. » Je me suis dit que Rotschild avait raison et que j'aurais sagement fait de placer mon capital d'un franc ailleurs; il m'aurait peut-être procuré une petite fortune; il est vrai d'ajouter que la vente de son superbe travail de 24 pages a fait gagner à M. le baron une centaine de mille francs.

Au nombre des moyens stupides, il faut placer en première ligne la sorcellerie, les incantations, les signes cabalistiques, le diable et son train. Et dire qu'il y a à chaque instant, de nos jours encore, dans les pays catholiques surtout, des gens qui se font gruger ainsi par des sorciers! Décidément, l'envie de devenir riche et la bêtise humaine sont incommensurables. J'ai vu, il y a quelques années, cinq personnes verser chacune mille francs entre les mains d'un sorcier pour découvrir un trésor caché sous une vieille tour; durant cinq nuits, nos cinq hommes firent des trous dans la terre; on trouva peu de chose : quelques napoléons au millésime de 1865!!! Le sorcier revint avec des prières nouvelles et de nouveaux herbages, consulta un grimoire crasseux et déclara qu'il fallait être sept, nombre cabalistique d'un succès assuré; on trouva deux autres bonnes âmes dans la contrée, on creusa de nouveaux trous durant deux nuits, et... le sorcier disparut pour toujours — avec les sept mille francs cabalistiques, bien entendu.

Faut-il parler des jeux de bourse, qui commencent à faire chez nous de tristes ravages? Non, je n'en dirai rien : cela sortirait du genre du *Conteur;* j'aime mieux parler de ceux qui tentent la fortune en prenant des billets de loterie.

Se souvient-on encore de l'aventure de certain ouvrier menuisier?

Un voyageur de commerce a perdu son portemonnaie et se trouve absolument sans le sou; il voudrait cinq francs pour continuer son voyage jusqu'à Yverdon et n'a rien à offrir qu'un billet de la loterie de Hambourg, dont le dernier tirage est prochain; notre menuisier a pitié de lui et lui remet un écu contre son chiffon de papier; dix jours après, le tirage a lieu et son billet gagne 125,000 francs! quelle chance formidable! on a toujours dit que les billets rachetés ainsi de pauvres gens étaient les plus heureux. Il porte son papier chez un banquier, qui le trouve très régulier et se charge de l'encaisser; en attendant, il lui fait une avance de deux mille francs. Adieu le rabot; il fait avec ses amis une noce à tout casser, une vie de bâtons de chaises. Au bout de six jours, lettre du banquier : « Monsieur, veuillez passer immédiatement à mon bureau. »

C'est le magot! pensa l'ouvrier.

Hélas! on avait oublié de nourrir le billet pour ce dernier tirage; il ne valait absolument rien et le banquier y a été pour ses deux mille francs, et notre homme est rentré à l'atelier, où il est encore. — On s'est bien amusé, disait-il en soupirant; mais c'est embêtant tout de même!

J'en ai connu un autre, un Suisse romand, qui s'est trouvé un beau soir absolument ruiné à la roulette de Francfort; il se retire dans sa chambre, prend son revolver, à peu près décidé d'en finir, quand ses regards tombent par hasard sur un journal allemand étalé sur la table; soudain, il bondit sur son portefeuille, l'ouvre fièvreusement, consulte des billets et une liste de tirage publiée par le journal : il gagne 40,000 francs et la prime de 225,000 de la loterie de Hambourg! La déveine avait cessé, car les billets avaient été nourris. Ce veinard, qui vit encore, possède aujourd'hui plus d'un million.

Mais pour un d'heureux, combien de pauvres diables d'attrapés!... D.

Lausanne. — Ville haute et ville basse.

Vers la fin du mois dernier, un de nos abonnés de Lausanne nous écrivait :

« A la date du 26 *janvier*, j'ai lu sur mon calen-